

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 15 (1927)
Heft: 63

Buchbesprechung: Analyses et comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ANALYSES ET COMPTES RENDUS

Rudolf WACKERNAGEL. *Humanismus und Reformation in Basel*. Basel, 1924, Helbing und Lichtenhahn. 1 vol. grand in-8 de xii, 524 et 119 pages.

Au début du XVI^e siècle, Bâle adopte la Réformation ; mais auparavant, quelques humanistes, d'entre les plus célèbres y avaient travaillé et grâce à eux, Bâle avait jeté un vif éclat. Ville située sur la montagne, elle le fut, mais pas à la façon de Zurich et de Genève et la lumière qu'elle répandit fut celle de la culture bien plus que celle de la foi. M. Rudolf Wackernagel étudie ces années si pleines du début du XVI^e siècle ; dans une œuvre de minutie et d'exactitude, mais qui ne manque pas de grandes pages, d'aperçus généraux et lumineux¹, l'auteur raconte dans le détail l'histoire de l'humanisme et celle de la Réforme et montre les rapports que ces deux mouvements entretinrent l'un avec l'autre ; et surtout M. Wackernagel a écrit l'histoire d'une cité et les deux mouvements dont il nous parle ne sont pas isolés mais enchaînés et comme encastrés dans toute la vie bâloise. Nous avons là une œuvre admirable que chaque ami de Bâle voudra lire, et chaque historien du XVI^e siècle ; et l'on se dit qu'en somme Bâle a peu changé, qu'elle est encore la ville aimée d'Erasme, cité aristocratique, cité d'art et de culture avant tout.

Bâle entre dans la Confédération en 1501 ; capitale naturelle du Sundgau, elle rompt avec ses voisins ; riche ville impériale, cité aristocratique, elle abandonne son puissant suzerain pour s'unir à des républiques paysannes ; rupture et rattachement qui ne se firent pas en un jour ni sans heurt. A cette modification de la situation extérieure correspond un mouvement populaire dont la Réformation profitera. La noblesse n'avait plus aucun pouvoir, la classe dirigeante étant celle des grands commerçants, gens riches, dévoués à l'Etat, et qui dési-

(1) Ce volume est le troisième de la *Geschichte der Stadt Basel* du même auteur. La mort a malheureusement empêché M. Wackernagel de continuer cet admirable ouvrage ; on ne peut assez le déplorer.

rent voir jouer à Bâle son rôle en Europe. Mais les basses corporations, les gens de métier s'agitent, réclament au nom de l'intérêt commun une politique moins dispendieuse, moins féconde en expéditions militaires en Italie ou ailleurs.

Durant cette même période le Conseil poursuit son effort pour se libérer du pouvoir de l'Eglise, effort qui n'a aucun rapport avec les aspirations des partisans de Luther, au moins jusqu'en 1525. En 1521, on dépouille l'évêque de son droit de nommer le Petit Conseil ; deux ans plus tard, le Conseil intervient dans le domaine spirituel en enjoignant aux prédicateurs de ne prêcher que selon la Parole de Dieu. En 1525, pour calmer les paysans révoltés, il exige des ecclésiastiques l'abandon de leurs priviléges et exemptions ; il intervient dans les couvents, sécularise certains d'entre eux, retient des revenus réservés au pape. Mais le Conseil n'entend nullement favoriser ni provoquer une réforme luthérienne : il obéit à ce sentiment que M. Wackernagel appelle « *Omnipotenzgefühl* » : il veut être souverain, tendance générale à la renaissance, et qui, si elle n'explique pas tout le succès de la Réformation, a du moins préparé et favorisé l'établissement des Eglises évangéliques.

L'auteur consacre à l'humanisme les pages les plus enthousiastes de son livre. Ce mouvement, né en dehors de l'Université, alors en pleine décadence, atteint son apogée dans les années 1510 à 1520. Les savants se groupent d'abord autour de l'imprimeur Jean Amerbach, installé depuis 1482 au Totengässlein, dans la maison même où travaillera Froben : « *im Hause zum Sessel* ». C'est un savant, un lettré ; son intime ami est Reuchlin, qui l'aide pour son édition de saint Jérôme. Mais en 1507, Froben remplace Amerbach ; secondé par Lachner, son gendre, et son directeur financier et commercial, il devient chef d'une puissante maison d'édition. Son domicile est le centre du groupe des humanistes : Erasme, de passage à Bâle en 1514, est descendu chez lui ; il y est si bien reçu et s'y sent tellement à son aise qu'il y reste, et devient bientôt l'oracle, le juge incontesté ; chacun recherche son amitié, souhaite son approbation. Froben lui-même est un pionnier, un ardent artisan des temps nouveaux : il édite les œuvres d'Erasme et rivalise d'élégance avec les imprimeurs de Venise et de Paris pour ses éditions des Pères et des auteurs classiques. Il s'entoure de savants collaborateurs : Rhenanus, plein de finesse et de discréption, travaillant « *ut prodesset rebus mortalium* » ; Capiton, l'hébraïsant, Glareanus, Pellican et bien d'autres encore. C'est pour Bâle une époque de gloire ; ses marchands parcourent les routes de l'Europe et fréquentent les grandes foires pour vendre des livres. Les savants d'Italie, d'Allemagne et de France écrivent à Erasme et à ses collaborateurs ; à Lyon, une librairie porte l'enseigne de l'écu de Bâle.

Entre eux, ces savants forment ce qu'on pourrait appeler une « équipe ».

Ils sont tous animés du même enthousiasme, ils sont tous des « cultores optimarum litterarum ». Une telle « vehemens ardor studii » les tient qu'ils tombent malades, mais qu'importe ? Ils sont d'infatigables travailleurs. Ils recherchent la science et la beauté ; par delà les commentaires, retrouver la pensée authentique des auteurs anciens, et répandre ainsi sur notre monde la vraie culture, telle est leur ambition. Mais l'idée qu'ils se font de la culture est très haute : « Humanitas » (c'est-à-dire le plein et harmonieux développement de la nature humaine) comporte « *integritas, puritas vitæ...* ». Ils s'affirment « litterarum Christique cultores » et veulent une réforme non seulement intellectuelle, mais encore spirituelle et ecclésiastique ; ils travaillent à la rendre possible en recherchant dans les textes anciens la « *purissima doctrina Christi* ». Mais leur religion est bien éloignée du paulinisme : ils croient pleinement à l'homme ; ils ont le sens païen de la vie plus que le souci chrétien de l'au-delà.

C'est pour Bâle, disions-nous, le « *felix aevum* » ; c'est le réveil des intelligences, l'émancipation des esprits et des mœurs ; les hommes se sentent emportés par une puissance mystérieuse ; des écrits apocalyptiques paraissent en grand nombre, indice certain du trouble des esprits. Le greffier du tribunal d'appel ouvre en 1520 son nouveau registre de procès-verbaux par ces mots : « *Fata regunt homines* ».

Les humanistes, qui souhaitaient du changement, saluèrent avec joie le geste de Luther, et les ouvrages des réformateurs allemands, des traductions de la Bible paraissent à Bâle, soit chez Froben, soit chez les autres imprimeurs, Gegenbach et Adam Petri. Le Conseil, heureux de l'occasion qu'il a de faire sentir son pouvoir, favorise les novateurs ; il protège Pellican, que le supérieur des Capucins voulait déplacer, et le nomme en même temps que Œcolampade, professeur de théologie à l'Université ; il destitue quatre professeurs, trop ardents partisans des anciens usages ; cette même année 1523, il publie l'ordonnance prescrivant aux prédicateurs de s'en tenir à la parole de Dieu. Mais, nous l'avons déjà dit, le Conseil ne veut pas adhérer à la Réformation luthérienne : il veut rénover l'Eglise et l'Université, répondre aux besoins modernes, et s'il admet Œcolampade, ce savant doux et paisible, il ne permet pas un long séjour au trop bouillant Farel.

Le peuple sera dans la Réforme bâloise l'élément actif et quelques ecclésiastiques conduiront sa révolte : En 1522, c'est une rupture de carême perpétrée par des ecclésiastiques ; en 1523, Reublin, curé de Saint-Alban, porte à la procession une Bible au lieu des reliques du saint. A l'enseignement modéré et évangélique de Capiton et d'Œcolampade, on préfère les violentes diatribes du capucin Luthard et de Reublin. Mais au mouvement religieux se mêlent des revendications sociales et politiques : deux partis se forment ; l'un c'est le parti populaire et réformé qui croît chaque jour ; il se compose de petites gens,

de moines défroqués, de la grande majorité du peuple bâlois. Le parti aristocratique et conservateur perd de plus en plus et ses adhérents et sa conviction. Les humanistes écœurés par les violences du populaire, se sont retirés de la mêlée, mais leurs sympathies vont aux conservateurs. Durant les cinq ans que dure la lutte (1523-1528) le Conseil essaie d'observer la neutralité ; il a la belle ambition de laisser chacun libre de croire selon la grâce qui lui a été donnée de Dieu. S'il restreint le nombre des cérémonies, s'il cède quelques églises aux évangéliques, il n'abolit pas la messe. Mais le peuple et ses préédicateurs (Ecolampade en tête) ne l'entendent pas ainsi ; ils ne peuvent admettre le maintien d'un culte qu'ils estiment idolâtre : le mot de tolérance n'a pour eux aucun sens.

L'année 1528 fut féconde en troubles ; le plus grave éclata en décembre ; on exige du Conseil la convocation d'une Dispute avant le 30 mai de l'année suivante, dispute après laquelle « quiconque ne prêcherait pas la même chose que les autres perdrat son office ». En attendant, il n'était pas permis de célébrer plus de trois messes par jour. Cette dernière clause fut-elle violée ? quoiqu'il en soit, un soulèvement éclate le 8 février 1529 : le peuple, massé devant l'Hôtel de ville, réclame la suppression de la messe, la nomination de préédicateurs évangéliques et la démission de douze membres du Petit Conseil du parti conservateur ; il exige en outre certaines modifications à la Constitution. Le lendemain, le « Marktplatz » est de nouveau plein de gens qui attendent la décision du Conseil, et qui, perdant patience, s'en vont piller la cathédrale ; effrayé, le Conseil cède. L'ancien régime est aboli.

A côté de la foule, qui pousse des cris de joie, il en est qui pleurent : ce sont les humanistes, Amerbach et les autres : ils regrettent l'ancien éclat, l'ancien prestige ; ils aimaient l'Eglise par tradition et peut-être aussi pour son libéralisme. L'Eglise nouvelle, qui n'est qu'un organisme municipal (« ein munizipales Regiment ») est intolérante ; barbare, elle répudie l'art ; elle est née de la profanation de l'ancien culte.

M. Wackernagel, comme ces (j'allais écrire : ses) humanistes, adresse de graves reproches à la Réformation : elle lui paraît avoir manqué son but : lisez ces lignes à la page 519 : « Il appartient à l'essence de la Réformation de d'affirmer la relation directe de l'individu avec Dieu : relation de l'individu comme tel, et non comme membre d'une communauté. Mais cette communauté existe et veut vivre : c'est la nouvelle Eglise après l'ancienne ; pour qu'elle puisse s'organiser et exister les réformateurs doivent confesser l'ancien credo : « Hors de l'Eglise pas de salut ». Vis-à-vis des sectes et des hérésies, dans lesquelles se manifeste le besoin de liberté individuelle propre à la Réformation et mis en éveil par elle, les réformateurs eux aussi défendent la notion de l'Eglise, institution de salut ». Cette observation appelle une remarque — ce sera la seule que nous nous permettrons — : Est-il exact de faire

de cette relation directe et individuelle avec Dieu toute l'essence du protestantisme ? Les termes d'« Eglise protestante » renferment-ils une contradiction ? Nous ne le croyons pas. En outre, si le peuple protestant, au XVI^e siècle, a répété : Hors de l'Eglise pas de salut, si ce fut pour les réformateurs une nécessité de se montrer intolérants, il ne faut pas oublier que jamais la doctrine réformée n'a confondu une église visible avec l'Eglise invisible des élus. De sorte que l'expression : « Hors de l'Eglise pas de salut » n'a pas le même sens suivant qu'elle est prononcée par un catholique ou par un réformé. L'Eglise est pour ce dernier beaucoup plus l'ensemble, la réunion des élus qu'une institution de salut.

R. CENTLIVRES.

UNE ENCYCLOPÉDIE THÉOLOGIQUE.

Le protestantisme de langue allemande possède un ouvrage fondamental : la *Realencyclopaedie für protestantische Theologie und Kirche*, de Herzog et Plitt. La troisième édition, dirigée par Albert Hauck, a paru de 1896 à 1909 en vingt-deux volumes ; deux volumes supplémentaires ont encore vu le jour en 1913. C'est un ouvrage désormais classique dont, sans doute, notre génération ne verra pas la réédition ; il n'est du reste pas encore épousé.

L'encyclopédie publiée à Tubingue par l'éditeur Siebeck sous le titre *Die Religion in Geschichte und Gegenwart* (cinq volumes de 1909 à 1914), joue vis-à-vis de celle de Herzog le rôle de l'avant-garde qui précède le gros de l'armée. Elle s'adresse non pas aux seuls professionnels, mais au public cultivé que les problèmes religieux intéressent. Tandis que Herzog a fait preuve, au travers de ses trois éditions, d'une réserve prudente, en se tenant dans le juste milieu, la *Religion* (ou *R. G. G.*, suivant l'abréviation généralement admise) a accusé des tendances franchement critiques et libérales.

Cette œuvre distinguée a été rapidement épousée et la guerre n'a pas permis de publier le volume de Tables qui était attendu des lecteurs. Mais l'éditeur vient de prendre en mains une refonte complète de son œuvre, d'après des principes un peu différents.

Une place plus importante sera faite à l'actualité. Le nombre des articles sera plus grand, et ceux-ci seront plus brefs. L'œuvre ne sera plus l'expression d'une école ou d'une tendance théologique particulière. « Notre but, dit le prospectus, n'est pas d'offrir au lecteur des résultats bien arrêtés, nous avons plutôt l'ambition de faire son éducation, de l'engager à la réflexion méthodique, de lui faire comprendre

les difficultés réelles des problèmes, en faisant abstraction de tout dogmatisme.»

La deuxième édition pourra donc satisfaire des théologiens de toutes les tendances ; elle ne sera plus la profession de foi du libéralisme théologique, elle donnera la parole aussi aux tendances que le libéralisme a combattues.

Il nous semble que ce point de vue a beaucoup de bon ; il assurera certainement à la nouvelle édition une diffusion plus vaste encore qu'à la première.

Parmi les deux cent cinquante collaborateurs, nous avons relevé une vingtaine de noms suisses, parmi lesquels MM. Henri DuBois, Eug. Choisy, A. Chavan, René Guisan pour les Romands, MM. Eb. Vischer et Karl Joël, de Bâle, Walther et Ludwig Kœhler, Ermatinger, Arnold Meyer et Schrenk, de Zurich, Hadorn, Haller et Hoffmann, de Berne, pour ne parler que des professeurs en fonctions. Et parmi nos pasteurs : MM. Peter Barth, de Madiswil, Calvino et Grilli, de Lugano, Chappuis, d'Etoy, etc. Parmi les Suisses à l'étranger, citons MM. Bertholet à Göttingue, Heussi à Jena et Baumgartner à Marbourg.

Les articles relatifs au protestantisme français sont de nouveau confiés au Doyen Lachenmann, ancien pasteur à Paris, et aux Suisses romands sus-mentionnés. Il y a des collaborateurs italiens, scandinaves, finlandais, anglais et américains ; aucun français, et, pour l'Alsace, seulement M. Gustav Anrich, ancien professeur à Strasbourg, actuellement à Tubingue.

L'encyclopédie paraîtra en cinq volumes de cinq à six cents pages, sur deux colonnes. On peut regretter qu'elle ne soit pas imprimée en caractères latins, ce qui eût facilité son écoulement à l'étranger. Il paraîtra un volume par an, l'ouvrage sera donc achevé en 1932. Sous sa forme nouvelle, les possesseurs de la première édition feront bien d'acquérir *R. G. G.*, les deux œuvres se compléteront.

L'un des premiers rédacteurs en chef, Friedr.-M. Schiele, est décédé. Un autre, M. Otto Scheel, a passé au deuxième plan. Les rédacteurs responsables de la nouvelle édition sont MM. Hermann Gunkel, de Halle, et Leopold Zscharnack, de Kœnigsberg, auxquels sont adjoints MM. Bertholet, Faber et Stephan.

Pour donner une idée de la richesse de l'ouvrage, indiquons encore les titres des dix-huit divisions principales du sommaire systématique :

Histoire religieuse (phénoménologie, religions païennes) ; sciences bibliques (Ancien Testament, judaïsme, Nouveau Testament, christianisme des origines) ; histoire du christianisme et des dogmes ; symbolique ; dogmatique et philosophie religieuse ; morale ; philosophie ; sciences sociales ; état actuel du mouvement religieux et ecclésiologie ; théologie pratique ; droit ecclésiastique ; pédagogie ; art religieux ; musique sacrée ; littérature et religion.

Si distinguée, déjà, qu'ait été la première édition, celle que nous

annonçons sera plus œcuménique et moins nationaliste, à en juger du moins par les promesses du prospectus et la liste des collaborateurs. Ce sera une œuvre plus strictement scientifique.

Or la qualité maîtresse du vrai savant, c'est l'humilité. Les rédacteurs de la première édition en avaient donné la preuve dans l'aveu que voici, et qui mérite d'être relevé. Faisant allusion aux encyclopédies similaires à *R. G. G.*, ils écrivaient : « L'œuvre la plus détaillée dans ce domaine est l'*Encyclopaedia of Religion and Ethics* de Hastings. Par elle, le monde anglo-saxon qui, jusqu'ici, s'est appuyé essentiellement sur des ouvrages de la théologie allemande, s'est émancipé ; il volera désormais de ses propres ailes. Il nous a dépassés, dans cette œuvre, par la richesse de l'ensemble et l'abondance du détail. »

La nouvelle édition marque bien qu'une noble émulation s'est emparée des meilleurs esprits ; on salue l'entreprise de la maison Siebeck avec confiance et gratitude.

ED. PLATZHOFF-LEJEUNE.

LAUSANNE — IMPRIMERIE COOPÉRATIVE LA CONCORDE